

Avant-propos

Jusqu'au milieu du XXe siècle, Marivaux a souvent été considéré comme faisant revivre dans son théâtre un monde enrubanné, échappé à «l'Embarquement pour Cythère» de Watteau, et le mot «marivaudage» a qualifié une façon de disséquer et de formuler les différentes phases de l'amour qui se cherche et se trouve. Les romans de Marivaux, quant à eux, échappaient à cette définition.

Mais qu'en est-il des *Journaux*? Question préliminaire : que faut-il entendre par *Journaux* ? Ce terme peut en effet faire confusion en référence aux journaux d'aujourd'hui, quotidiens ou hebdomadaires qui rendent compte presque au jour le jour des événements politiques, littéraires, scientifiques, sportifs, publicitaires et des faits divers. La presse quotidienne d'information ne date que de la fin du XVIIIe siècle : le *Journal de Paris*, le premier quotidien français parut en janvier 1777. Auparavant, il s'agissait de publications périodiques, régulières ou irrégulières, régionales ou nationales, contenant surtout des articles de critiques, de littérature et de sciences. Rappelons le *Journal des savants*, qui date de 1665 et le *Journal de Trévoux* de 1701. D'autres seront évoqués dans le chapitre 1 de cette étude. Cela, pour prévenir un lecteur non averti. Quand il s'agit des *Journaux* de Marivaux, le terme d'«écrits journalistiques», de «feuilles volantes», serait plus approprié. Souvent d'ailleurs, ce que

Marivaux rapporte et, à la différence de nos faits divers, sans lieu ni date, ébauchait, à partir d'un fait observé et réel, plutôt un roman qu'un fait rapporté. Mais comme dans nos journaux, Marivaux rend compte beaucoup plus de ce qui ne va pas que de ce qui va bien. Comme le dira La Harpe, on ne fait pas de bonne littérature avec de bons sentiments.

Aujourd'hui, grâce à l'édition par Frédéric Deloffre et Michel Gilot des *Journaux et Oeuvres diverses de Marivaux* (1988, première édition 1969), et grâce à la thèse de Michel Gilot, *Les Journaux de Marivaux : itinéraire moral et accomplissement esthétique* (1974), un nouvel aspect de Marivaux s'est offert à la critique et à la recherche.

Marivaux observe ses contemporains : son théâtre et ses romans s'intègrent dans le monde de la Régence et du début du «siècle des Lumières». Il appartient à la première génération de ce siècle, génération que V.L. Saulnier définissait comme «le sourire de la philosophie»⁽¹⁾. Dans ses écrits journalistiques, Marivaux rend compte de ses observations, non par le truchement des personnages de théâtre, interprétés par les Comédiens-Italiens et les Comédiens-Français, non, au jour le jour, comme le font les *Journaux intimes* ou les *Notes* de certains écrivains du XXe siècle, mais au gré des circonstances de son inspiration et sans rigidité.

¹ *La littérature française du siècle philosophique*, Paris, P.U.F., 1967, p. 16 (8e édition). Cité par André Tissier, dans *Les Fausses Confidences de Marivaux*, Paris, SEDES, 1976, p. 23. A. Tissier précise : Marivaux «n'est pas un "philosophe" au sens où l'entendront Diderot et Voltaire. Il n'a rien d'un "politique" préoccupé de réformer la société. (...) Marivaux est essentiellement un moraliste».

Il observe et juge, mêlant ses observations personnelles à des réflexions de moraliste. Le tout, dans un cadre souple, qui rend difficile une étude ponctuelle de son témoignage. Aucun ordre chronologique dans ses observations, aucun plan préétabli : le contraire même d'une oeuvre structurée. Qui plus est, il change de titre pour ses écrits périodiques, comme s'il tenait constamment à renouveler ses modes d'expression et les thèmes traités.

Il peint la vie d'une certaine société, telle qu'il la voyait et telle qu'elle était, si l'on en juge par recoupements avec d'autres témoignages, mais aussi telle qu'il aurait souhaité qu'elle fût.

D'autres, auparavant, lui avaient servi d'exemple. Dès lors, comment démêler ce qui relève des yeux qui observent, de la mémoire qui se souvient et de l'esprit qui réfléchit?

J'ai tenté dans cette étude de relire ces textes et de reprendre toute la documentation qu'elle contient pour en tirer une étude coordonnée et précise, mais non exhaustive, tant la matière est abondante.

L'entreprise était d'autant plus difficile que Marivaux revient souvent sur les mêmes observations, reprend les mêmes thèmes, et sous des aspects divers. De plus, il use de multiples truchements; et le «je» peut représenter Marivaux, ses interprètes et ceux dont il rapporte le discours. Comment tirer de cette matière un témoignage suivi et cohérent?

L'entreprise, aussi, était périlleuse pour une étrangère, issue d'une civilisation lointaine, souvent arrêtée, dans le foisonnement de la vie littéraire française d'autrefois, par la multiplicité des thèmes

abordés, et par les difficultés que présentent parfois la langue du XVIIIe siècle et le style propre à Marivaux.

Avec témérité, j'ai tenté l'expérience, en essayant de présenter Marivaux sous un aspect différent de celui qui est généralement connu, et je me suis enrichie ainsi au contact de cet écrivain si attachant et qui nous aura tant appris sur son siècle. Pour mieux le situer dans l'époque à laquelle il vivait, il convient d'évoquer quelques témoignages de ses contemporains à travers leurs oeuvres. Mais il ne s'agit que d'un examen sommaire qui met l'accent sur le contexte historique de la République des lettres, car une étude comparative et de synthèse risquerait de ne pas répondre à la présente étude.

Qu'on me permette, en fin de parcours, de remercier Monsieur le Professeur Roland Mortier, qui a dirigé ma licence, m'a initiée au XVIIIe siècle et proposé, pour ma thèse, de passer de Voltaire à Marivaux; Monsieur le Professeur Raymond Trousson, qui a dirigé ma thèse, et m'a apporté, dans mes démarches administratives et dans la rédaction de mon étude, un soutien constant, sans compter les plus utiles conseils. Je remercie aussi Mme Clément, Mme Cordier et tous ceux qui à Bruxelles et à Paris, notamment, ont suivi mon travail en facilitant mes recherches et en m'aidant à mieux comprendre Marivaux.

Bruxelles, décembre 1996